

# La parole des enfants

L'an dernier, près de 5.000 mineurs ont demandé l'asile en Belgique. Sema, Mamadou, Lijkat et Xhesmira racontent leur odyssée marquée par la peur, les abus de confiance et la maltraitance. Parfois sans même un parent pour les rassurer... - Photos: Olivier Pirard -

Texte:

**Nicolas Sohy**

**L**e Centre d'accueil pour demandeurs d'asile "Le Merisier" à Fraipont dans la Province de Liège est un ancien complexe vacancier. Ce mercredi après-midi, sous un soleil de plomb, on s'y croyait encore. Pour fêter la fin des examens et la Journée mondiale des réfugiés, la Croix-Rouge a monté un atelier maquillage, apporté des casques de réalité virtuelle et fait venir un poney. Sema, 11 ans, s'en occupe avec douceur et bienveillance. Comme beaucoup d'enfants, elle aime les animaux. Elle apprécie aussi l'école - elle est dans une classe pour migrants - même si c'est plus pour les copines que pour les leçons. Arrivée du Kurdistan turc il y a plus d'un an, son français est déjà bon et son accent à peine audible. Ses parents sont fiers de ses progrès, dit-elle le sourire aux lèvres et les yeux étincelants.

Les premières années de sa vie n'ont pourtant rien d'un conte de fées. Elle ne se rappelle pas le nom de sa ville d'origine. Elle ne se souvient que de sa grand-mère si gentille et attentionnée et des mouvements de panique dans le quartier. Apparue en 1984, le conflit kurde est plus vieux qu'elle. Elle le comprend peu, mais sait qu'il a fait des milliers de morts. *"Avant notre départ, le bruit s'intensifiait dans le quartier. Papa disait que ça devenait dangereux. Il interdisait à mon frère, ma sœur et moi de regarder par les fenêtres, alors je ne sais pas vraiment ce qu'il se passait"*, lance timidement la fillette. Le jour du départ, sa

mère lui a conseillé de prendre les quelques affaires auxquelles elle tenait vraiment mais elle a préféré ne rien emmener, convaincue qu'elle retrouverait vite sa maison. Sur la route vers l'aéroport, à l'ombre des ruines des bâtiments détruits, ses espoirs se sont noyés dans les larmes de son père.

Elle ne savait pas où était la Belgique ni pourquoi ses parents l'avaient choisie. *"J'étais simplement triste de perdre mes amis"*, confie Sema. Elle se demande parfois ce qu'elles sont devenues, même si elle y pense moins qu'avant. À Fraipont, elle s'en est fait d'autres, de toutes les cultures. Voilée, Sema pensait que les "cheveux au vent" étaient réservés aux filles des magazines, de la télé et aux riches. Ici, elle a compris que ce n'était pas le cas. Elle ne souhaite pas pour autant retirer son foulard. Elle tient à son identité, mais comme lui a expliqué son père, elle est amenée à évoluer grâce à ses nouvelles rencontres.

## Lionel va mieux

Sema est l'une des 100 mineurs d'âge installés au Merisier parmi les 4.883 qui ont demandé l'asile en Belgique l'an dernier. Ils sont désormais tous installés dans l'un des 56 centres gérés par la Croix-Rouge. Selon un récent rapport de l'Unicef, la plupart ont fui l'Afghanistan, la Syrie et l'Irak. D'autres viennent de Guinée, de Somalie et du Cameroun. Tous, ou presque, disent avoir quitté leur terre natale à cause de violences, de discriminations ou du manque de liberté. Mais Xhesmira, 13 ans, la "meilleure amie d'école" de Sema, est venue d'Albanie pour une raison différente. Son petit frère Lionel, 6 ans, est "malade" et a besoin de "soins importants". Dans son pays natal, *"il était condamné à une vie de souffrance"*, explique la jeune fille avec beaucoup de maturité. *Le système médical albanais est trop inégalitaire, corrompu et réservé aux riches. Le Premier ministre a promis lors de son élection qu'il instaurerait une protection médicale universelle. C'était un mensonge. Mon petit frère n'a jamais été pris en charge"*. Ses parents ont abandonné leur maison, leur famille et leur boulot

pour bénéficier ici de soins de qualité et moins chers. *“Depuis qu’il est suivi par les médecins belges, Lionel → → va mieux”*, se réjouit Xhesmira, consciente qu’il n’est *“pas encore”* guéri. Alors ça valait le coup de faire le voyage, pense-t-elle, même s’il a été long, éprouvant et parfois humiliant. Xhesmira et sa famille ont d’abord pris un bateau pour atteindre l’Italie. Ils ont ensuite passé deux jours dans un bus pour rejoindre le nord avant d’en passer trois *“dans une grande ville”* où ils étaient *“obligés de dormir dehors”*. Pas que ça la gênait outre mesure. *“Il ne faisait pas froid. Mais ce qui m’a contrariée, ce sont les gens qui nous regardaient bizarrement, comme s’ils avaient pitié. Alors qu’on est comme eux, à la différence que mon petit frère a besoin de soins. On était simplement en route pour les lui offrir.”* Son père a finalement rapporté des billets d’avion pour la Belgique. Une fois à Bruxelles, ils se sont rendus à l’Office des étrangers et ont en quelques jours reçu une chambre familiale à Fraipont.

Parmi les mineurs arrivés l’an dernier, plus de mille ont fait le trajet sans leur famille. Dans la vision froidement statistique qui s’applique parfois aux migrants, on les dénomme MENA, pour *“mineurs étrangers non accompagnés”*. Certains n’ont que 7 ou 8 ans à peine. D’après Europol, 10.000 seraient introuvables au sein de l’Union européenne. Mais au Merisier, affirme le directeur Emmanuel Sindyahibura, aucun MENA n’a jamais pris la porte. *“Ils sont cependant extrêmement méfiants. Au début, malgré le pyjama qu’on leur donne, la plupart dorment habillés, raconte-t-il. Ils ne sont pas des “sauvages”, comme disent certains. Pendant leur voyage, s’ils retiraient leurs vêtements, on les leur volait pendant la nuit. Alors ils ont pris ce genre d’habitudes.”*

À Fraipont, ces jeunes voyageurs solitaires, tous âgés de plus de 16 ans, possèdent une aile propre. Ils sont répartis dans des chambres de quatre ou six lits superposés. Ces derniers mois, les arrivées se font plus rares, ce qui inquiète le directeur. *“La situation ne s’améliore pas dans leur pays d’origine. Le trajet est*

*désormais plus compliqué. Les réseaux de passeurs se font démanteler, la route des Balkans a été fermée et l’accord sur les migrants entre l’Union européenne et la Turquie les bloque. Je crains de prochains drames humanitaires.”*

Comme 90 % des occupants du couloir, Lijkat, 17 ans, est Afghan. Quand il a quitté sa ville natale de Ghazni, il venait de fêter son quinzième anniversaire. Il n’a pas eu le choix, se désole-t-il, sous peine de tomber entre les mains des fondamentalistes. *“Les talibans ont pénétré dans la maison de mes voisins. Leur fils avait mon âge. Ils ont laissé le choix à ses parents: soit il allait avec eux, soit ils le tuaient. Sa mère → va mieux”*, se réjouit Xhesmira, consciente qu’il n’est *“pas encore”* guéri. Alors ça valait le coup de faire le voyage, pense-t-elle, même s’il a été long, éprouvant et parfois humiliant. Xhesmira et sa famille ont d’abord pris un bateau pour atteindre l’Italie. Ils ont ensuite passé deux jours dans un bus pour rejoindre le nord avant d’en passer trois *“dans une grande ville”* où ils étaient *“obligés de dormir dehors”*. Pas que ça la gênait outre mesure. *“Il ne faisait pas froid. Mais ce qui m’a contrariée, ce sont les gens qui nous regardaient bizarrement, comme s’ils avaient pitié. Alors qu’on est comme eux, à la différence que mon petit frère a besoin de soins. On était simplement en route pour les lui offrir.”* Son père a finalement rapporté des billets d’avion pour la Belgique. Une fois à Bruxelles, ils se sont rendus à l’Office des étrangers et ont en quelques jours reçu une chambre familiale à Fraipont.

Parmi les mineurs arrivés l’an dernier, plus de mille ont fait le trajet sans leur famille. Dans la vision froidement statistique qui s’applique parfois aux migrants, on les dénomme MENA, pour *“mineurs étrangers non accompagnés”*. Certains n’ont que 7 ou 8 ans à peine. D’après Europol, 10.000 seraient introuvables au sein de l’Union européenne. Mais au Merisier, affirme le directeur Emmanuel Sindyahibura, aucun MENA n’a jamais pris la porte. *“Ils sont cependant extrêmement méfiants. Au début, mal-*

*gré le pyjama qu'on leur donne, la plupart dorment habillés, raconte-t-il. Ils ne sont pas des "sauvages", comme disent certains. Pendant leur voyage, s'ils retireraient leurs vêtements, on les leur volait pendant la nuit. Alors ils ont pris ce genre d'habitudes."*

À Fraipont, ces jeunes voyageurs solitaires, tous âgés de plus de 16 ans, possèdent une aile propre. Ils sont répartis dans des chambres de quatre ou six lits superposés. Ces derniers mois, les arrivées se font plus rares, ce qui inquiète le directeur. *"La situation ne s'améliore pas dans leur pays d'origine. Le trajet est désormais plus compliqué. Les réseaux de passeurs se font démanteler, la route des Balkans a été fermée et l'accord sur les migrants entre l'Union européenne et la Turquie les bloque. Je crains de prochains drames humanitaires."*

Comme 90 % des occupants du couloir, Lijkat, 17 ans, est Afghan. Quand il a quitté sa ville natale de Ghazni, il venait de fêter son quinzième anniversaire. Il n'a pas eu le choix, se désole-t-il, sous peine de tomber entre les mains des fondamentalistes. *"Les talibans ont pénétré dans la maison de mes voisins. Leur fils avait mon âge. Ils ont laissé le choix à ses parents: soit il allait avec eux, soit ils le tuaient. Sa mère a refusé et les terroristes lui ont arraché les yeux. J'ai tout vu. Ils ont ensuite fait comprendre à ma famille qu'ils reviendraient pour moi. Ce soir-là, ma mère m'a convaincu de partir. Malgré mes cinq sœurs et mon frère restés sur place, je l'ai écoutée..."*

Au volant d'une des voitures de son père carrossier, Lijkat est parti vers la province de Nimroz avec 1.000 dollars américains dans le fond de sa poche et la tête pleine de doutes. Il n'est pas le premier à quitter le village. Certains ne donnent plus signe de vie, d'autres entretiennent des rumeurs inquiétantes. Les douaniers iraniens tirent sur les Afghans, parfois dans leur dos et sans raison, a entendu l'adolescent. Il n'avait pourtant pas d'autre choix que de traverser l'Iran. Arrivé à la frontière, il a abandonné la voiture

au pied d'une montagne et entamé une marche d'un jour et 17 heures, sans manger ni boire. De l'autre côté, un passeur "commandé par son père" l'attendait. Lijkat a rejoint les 23 personnes déjà à bord d'une petite camionnette blanche. Les sièges avaient été retirés pour leur laisser plus de place. *"Plutôt pour prendre plus de personnes à bord"*, nuance le jeune homme.

## La peur du naufrage

Après quelques heures de trajet, ses jambes ont commencé à lui faire mal, mais il a tenu bon jusqu'à la frontière turque, qu'il a passée sans contrôle. Sa plus grande peur l'attendait. Lijkat devait prendre un bateau pour rejoindre l'Italie. Il savait, pour l'avoir entendu aux infos, que la Méditerranée engloutissait les bateaux de réfugiés surchargés. Il s'était fixé la limite de 40 passagers *"par mesure de sécurité"*. Il a attendu plusieurs jours avant de trouver un bateau de 9 mètres de long pas trop bondé. La traversée a duré quelques heures. Assis dans cette cabine où il peinait à respirer correctement, il a prié Dieu pour qu'il arrive à destination sain et sauf et demandé de veiller sur sa famille, qu'il ne reverrait peut-être plus jamais.

Après 15 jours de marche en Italie, il a échangé ses dollars contre des euros et a acheté un ticket de train pour rejoindre Paris. Rapidement, le contrôleur lui a demandé de descendre, car ses papiers d'identité n'étaient pas en règle, et l'a mis dans un train retour vers Milan. *"J'ai acheté un second ticket à 120 euros et j'ai repris le train vers Paris. Cette fois, je n'ai pas été contrôlé."* À cause de files d'attente trop importantes à Paris, "on" lui a conseillé de se rendre à Bruxelles. Plus loin dans le couloir du centre, dans une chambre de Guinéens, Mamadou, 17 ans, a mis bien plus de temps à arriver. Alors âgé de 14 ans, il a quitté la Guinée après le décès de son père, fermier. Pour lui il s'agissait plus de rechercher un avenir que de fuir. Il a traversé le Mali, l'Algérie puis la Libye. Sans un centime en poche, il y a enchaîné les petits boulots

pour gagner sa croûte et payer un passeur. *“Je ne savais pas où j’étais, car le nom des villes était écrit en arabe, précise Mamadou. J’ai dû faire confiance aux locaux. Certains me proposaient de m’emmener vers le nord. Au lieu de ça, ils s’arrêtaient au milieu de nulle part, me tabassaient et prenaient le peu que j’avais. D’autres me faisaient travailler, puis refusaient de me payer à la fin de la journée.”* Mamadou est resté cinq mois en Libye afin de réunir une somme suffisante pour partir, puis, après avoir traversé la mer, trois mois en Italie à subir des sévices identiques. Ce n’est qu’ensuite qu’il a pu se rendre en Belgique, en train.

Désormais en séjour légal sur le territoire belge - la Belgique n’expulse pas les mineurs d’âge -, leur parcours n’est pas encore terminé. Ils savent qu’à leur majorité, ils pourraient être contraints de quitter le territoire. *“Or on commence seulement à s’intégrer, à parler correctement le français. Et à faire confiance aux autres”,* regrette Lijkat. Ces jeunes ont pourtant des projets. Lijkat se verrait bien prof de sport. Mamadou souhaite ouvrir son propre garage automobile. Mais ce qu’ils veulent par-dessus tout, c’est retourner chez eux quand leur pays sera en paix et prospère. Lijkat termine: *“Je sais que cela ne se produira probablement jamais. Ma mère me le dit souvent au téléphone. Je m’autorise tout de même à y croire. Moi aussi j’ai droit à une vie paisible”. \**

## Child Focus

### **Pourquoi la priorité des politiques de migration devrait concerner les enfants.**

**D**epuis 1989, la Croix-Rouge de Belgique est mandatée par l’État fédéral pour participer à l’accueil des demandeurs d’asile. Marie Polard, responsable du service

sensibilisation, souligne l’importance *“des outils leur permettant de trouver leur place et de se situer face à l’école”*. Dans ce cadre, la Croix-Rouge organise diverses activités comme des écoles de devoirs et des ateliers plus amusants comme Clowns sans frontière, la Saint-Nicolas ou Halloween. La Croix-Rouge a aussi mis en place la campagne Enfance en exil afin d’exposer les réalités vécues par des mineurs d’âge au grand public. Selon le directeur du Centre d’accueil de Fraipont Emmanuel Sindayihebura, il faut aller plus loin. *“Autant l’intégration des adultes est*

*compliquée, autant ces enfants sont des adultes ne devraient pas avoir à l'avenir de notre pays. Ils apprennent le vivre. Pourtant, ils n'ont pas accès à un français en un temps record et s'adaptent facilement aux coutumes et cultures des autres. Il y a toutefois un vrai suivi psychologique de qualité, faute de problème: la plupart ont vécu des événements que même les plus coûteux budget. En cas de demande, il faut trois ou quatre mois pour obtenir une réponse. Ce suivi devrait être systématique si on veut qu'ils ne deviennent pas un risque pour eux-mêmes ou la société."*